

Article sélectionné dans

la matinale du 30/12/2015 [Découvrir l'application](http://ad.apsalar.com/api/v1/ad?re=0&st=359392885034&h=5bf9bea2436da250146b6e585542f4e74c75620e) ([http://ad.apsalar.com/api/v1/ad?](http://ad.apsalar.com/api/v1/ad?re=0&st=359392885034&h=5bf9bea2436da250146b6e585542f4e74c75620e)

[re=0&st=359392885034&h=5bf9bea2436da250146b6e585542f4e74c75620e](http://ad.apsalar.com/api/v1/ad?re=0&st=359392885034&h=5bf9bea2436da250146b6e585542f4e74c75620e))

## De Molenbeek à Paris, sur les traces des terroristes du 13 novembre

LE MONDE | 30.12.2015 à 06h51 • Mis à jour le 30.12.2015 à 16h41 | Par Soren Seelow ([journaliste/soren-seelow/](http://journaliste/soren-seelow/)) , Simon Piel ([journaliste/simon-piel/](http://journaliste/simon-piel/)) et Emeline Cazi ([journaliste/emeline-cazi/](http://journaliste/emeline-cazi/))



Trois portières claquent dans la nuit. Il est 3 heures du matin, ce jeudi 12 novembre, à Bruxelles. Le petit quartier de Molenbeek dort encore. Rebaptisée « Molenbeekistan », la commune a fourni un tiers des quelque 150 djihadistes bruxellois qui ont rejoint la Syrie ces dernières années. Deux voitures, une Clio et une Seat, sont garées dans une ruelle. Trois hommes en descendent et échangent un paquet. A la lueur des réverbères, une caméra de vidéosurveillance immortalise la scène.

La qualité des images n'autorise aucune certitude, mais les enquêteurs pensent avoir identifié les trois passagers. Il s'agit de Salah Abdeslam, 26 ans, un jeune du quartier qui rêve de Syrie, et de son frère Brahim, 31 ans, qui y a fait un court séjour début 2015. Le troisième homme, Mohamed Abrini, 30 ans, a lui aussi brièvement rejoint à l'été 2015 les rangs de l'organisation Etat islamique, où il a perdu un frère un an plus tôt. Ce soir-là, les trois amis ne rêvent plus de Syrie. Ils font route vers Paris. Ces images sont les premières traces du convoi de dix hommes qui s'apprêtent à perpétrer les attentats les plus meurtriers que la France ait connus.

Les quelque 6 000 procès-verbaux de l'enquête sur les attentats du 13 novembre, dont *Le Monde* a pris connaissance, permettent de retracer avec une grande précision les préparatifs et le déroulement des attaques. Ils révèlent surtout que les trois commandos ont été coordonnés en temps réel depuis la Belgique.

On savait que les équipes du Stade de France et des terrasses de café étaient restées en contact au cours de la soirée du 13 novembre. Il s'avère que l'équipe des terrasses était elle-même en communication avec un numéro localisé en Belgique au moment des faits, tandis que l'équipe du Bataclan correspondait avec un second numéro belge. Ces deux lignes ayant « borné » exactement aux mêmes endroits durant les attaques, les enquêteurs pensent qu'au moins un homme chapeautait les opérations depuis la Belgique. Ce suspect n'a pas encore été identifié.

#### ■ Jeudi 12 novembre, 5 h 25 : escale à Charleroi

A 4 h 30, la Seat et la Clio foncent sur l'autoroute A54 en direction de Charleroi, la capitale dévastée du Pays noir. Le trajet dure moins d'une heure. Le trio fait halte dans un quartier réputé pour ses arrivages d'armes et ses livraisons de drogue. Il y passe une bonne partie de la journée avant de reprendre la route vers 16 heures, direction Paris.

Un troisième véhicule, une Polo, a entre-temps rejoint le convoi. Les images de vidéosurveillance de deux stations-service, où les tueurs font le plein et achètent des sandwiches au thon, permettent d'identifier les passagers de deux des voitures. A bord de la Clio ont pris place les deux frères Abdeslam et Mohamed Abrini. Dans la Polo : deux des tueurs français du Bataclan – Ismaël Mostefaï, 29 ans, et Samy Amimour, 28 ans – ainsi qu'un Belge de 20 ans, Bilal Hadfi, un des futurs kamikazes du Stade de France. Le quatrième passager portant un bonnet noir et des lunettes de soleil n'est pas formellement identifié : il pourrait s'agir de Foued Mohamed-Aggad, 23 ans, le troisième membre de l'équipe du Bataclan.

#### ■ Jeudi 19 h 37 : le convoi arrive à Paris

Les trois voitures arrivent en région parisienne en début de soirée à quelques minutes d'intervalle. La Seat ferme le ban à 19 h 37. Trois chambres, réservées la veille et l'avant-veille par Salah et Brahim Abdeslam, attendent leurs occupants à Bobigny (Seine-Saint-Denis) et Alfortville (Val-de-Marne).

Chargés de l'intendance, les deux frères ont loué les trois voitures et effectué deux allers-retours durant la semaine entre la Belgique et la France, en compagnie de Mohamed Abrini, pour trouver un point de chute. Une liberté de mouvement qui interroge, sachant que les trois hommes sont connus des autorités belges comme « radicalisés » et « présumés » de retour de Syrie. Le rôle exact de Mohamed Abrini, qui apparaît dans toute la chaîne logistique et fait partie du convoi qui fait route vers Paris le 12 novembre avant de se volatiliser, n'a toujours pas été élucidé. Est-il rentré en Belgique pour coordonner à distance les attentats ? Il est actuellement recherché par les polices du monde entier.

Arrivées à destination, les équipes se répartissent par nationalité : les trois assaillants du Bataclan, tous français, passeront la nuit dans deux studios avec lits jumeaux de l'Appart City d'Alfortville, où ils se feront livrer dans la soirée deux pizzas au saumon et une pizza raclette, arrosant leur repas d'Oasis. Les équipes du Stade de France et des terrasses de café – de nationalité belge pour ceux qui ont été identifiés – se partagent le pavillon de Bobigny, une étroite meulière de deux étages, située à l'ombre de la cité de l'Abreuvoir. Ils dîneront d'une boîte de thon et confectionneront leurs ceintures explosives à l'aide d'un rouleau de Scotch retrouvé sur place.

#### ■ Vendredi 19 h 40 : les terroristes quittent l'hôtel

Vendredi 13 novembre, vers 18 heures, une première voiture quitte le pavillon de Bobigny. Il s'agit de la Clio, la voiture qui déposera deux heures plus tard trois kamikazes devant le Stade de France. Elle roule vers l'aéroport de Roissy, où elle stationne entre 18 h 20 et 19 h 20, au Terminal 2C. Au même moment, le téléphone de Bilal Hadfi, l'un des futurs kamikazes de Saint-Denis, y « borne » aussi.

Cette halte, qui intrigue les enquêteurs, était préméditée. Dans la Clio, les policiers ont retrouvé un bout de papier sur lequel est griffonné : « *Place de la République ; bd Saint-Martin/Stade de France ; Aéroport Charles-de-Gaulle* », autant de destinations entrées dans le GPS de la voiture. Quel était le but de cet aller-retour à Roissy deux heures avant le début des attaques ? S'agissait-il de récupérer un complice ? L'enquête n'a pas encore permis d'éclairer ce point.

La Clio retourne ensuite au pavillon de Bobigny. A 19 h 40, c'est au tour de la Polo de quitter son hôtel d'Alfortville en direction du Bataclan avec à son bord Samy Amimour, Ismaël Mostefaï et

Foued Mohamed-Aggad. Ce départ marque le début des attaques coordonnées. A Bobigny, Salah Abdeslam démarre à 20 h 29 en direction de Saint-Denis, où il doit déposer les kamikazes du Stade de France. Dix minutes plus tard, la Seat met le cap vers le centre de Paris. Y ont pris place : Abdelhamid Abaaoud, Brahim Abdeslam et un troisième homme non identifié. Il pourrait s'agir de celui qui s'est fait exploser le 18 novembre lors de l'assaut du RAID dans un appartement de Saint-Denis.

#### ■ **Vendredi 21 h 20 : première explosion à Saint-Denis**

C'est soir de match, à Saint-Denis. La France rencontre l'Allemagne, championne du monde en titre, en match amical. 70 000 personnes sont attendues au Stade de France. Les premiers spectateurs arrivent vers 19 heures pour avaler un tartare ou un sandwich dans les brasseries avoisinantes en attendant l'ouverture des portes.

Salah Abdeslam dépose son ami Bilal Hadfi et deux hommes dont on sait seulement qu'ils sont arrivés début octobre en Europe par la Grèce avec des passeports syriens usurpés. Leur ressemblance incline les enquêteurs à penser qu'ils pourraient être frères. Cette méthode d'infiltration a déjà été constatée par les services antiterroristes au cours de l'été : un djihadiste français – déjà missionné par Abdelhamid Abaaoud – avait été interpellé à son retour de Syrie avec un passeport suédois.

François Hollande s'installe en loge présidentielle aux côtés du ministre allemand des affaires étrangères, Frank-Walter Steinmeier. Le match vient de commencer. Selon le témoignage d'un stadier, un des terroristes, Bilal Hadfi, tente alors d'entrer dans le stade sans billet. Il est refoulé. Durant ce laps de temps, le jeune terroriste est constamment au téléphone avec Abdelhamid Abaaoud, qui est en route vers la prochaine cible des attaques, les terrasses parisiennes.

La rencontre est commencée depuis une vingtaine de minutes lorsqu'une première détonation retentit. Porte D, un kamikaze vient de se faire exploser devant le snack Cœur de blé. Le souffle tue un chauffeur de car à la retraite qui accompagnait un groupe de supporters venus spécialement de Reims. Manuel Colaço Dias est la première victime de cette soirée macabre.

A cet instant précis, l'arrière gauche de l'équipe de France, Patrice Evra, a la balle dans les pieds. Il semble s'arrêter de jouer, fait une passe aveugle vers son défenseur en regardant vers les tribunes, visiblement surpris par la puissance de la détonation. Dans le public, on accueille avec des « *Olé !* » ce pétard un peu plus bruyant que les autres. Le match se poursuit.

Dix minutes plus tard, une deuxième explosion retentit. Porte H, un inconnu aux couleurs du Bayern de Munich, arrivé lui aussi en Europe par la Grèce avec un faux passeport syrien, a déclenché sa ceinture. Il ne tue miraculeusement personne, mais blesse plusieurs passants.

#### ■ **21 h 25 : l'attaque des terrasses commence**

La soirée est particulièrement douce pour une mi-novembre. Les terrasses de l'Est parisien sont bondées. Les non-fumeurs se mêlent aux fumeurs sur les trottoirs dans un joyeux brouhaha. Le premier kamikaze de Saint-Denis vient de se faire exploser. C'est le moment que choisissent Abdelhamid Abaaoud, Brahim Abdeslam et un troisième homme pour entamer leur équipée meurtrière.

A 21 h 25, ils arrêtent leur Seat devant les terrasses du Petit Cambodge et du Carillon, et mitraillent. Quatorze personnes sont tuées sur le coup. Le scénario redouté depuis tant d'années par les services de renseignement se précise : plusieurs attaques simultanées semblables à celles qui avaient fait 166 morts en 2008 à Bombay, en Inde, sont en cours à Paris.

Alors que la deuxième bombe vient d'exploser aux abords du Stade de France, la Seat reprend sa route vers le sud et s'arrête un pâté de maisons plus loin. Au bas de la rue de la Fontaine-au-Roi, les terrasses de la Bonne Bière et de la pizzeria Casa Nostra sont pleines, elles aussi. Les trois hommes descendent de voiture, tirent, tuent, crient « *Allahou akbar !* » et reprennent la route, laissant derrière eux cinq nouveaux cadavres et de nombreux blessés.

Quatre minutes plus tard, le commando descend la rue de Charonne. Au bistrot la Belle Equipe, on fête les 35 ans d'Houda, la serveuse du Café des Anges. Deux hommes sortent de la Seat. Ils font feu sur les voitures qui les suivent, puis visent les terrasses. Une vidéo amateur confirme que le

conducteur de la voiture, Abdelhamid Abaaoud – chaussé de baskets orange – participe à la tuerie. Décrit par plusieurs témoins comme « *très calme* », il se serait « *acharné* » sur les blessés à terre. Vingt personnes meurent sous les balles, des dizaines sont blessées. Plus de 400 coups de feu ont été tirés sur ces trois scènes de crime.

#### ■ 21 h 41 : Brahim Abdeslam explose dans un « nuage de plumes »

Le commando de la Seat repart, remonte la rue de Charonne, et dépose l'un de ses occupants, Brahim Abdeslam, boulevard Voltaire. Le jeune homme entre sous la véranda du Comptoir Voltaire, une brasserie de quartier. Le destin qui le liait à son petit frère Salah s'arrête là. La vidéosurveillance du bar a immortalisé la scène.

A 21 h 41, l'aîné de la fratrie entre dans la salle. Dix secondes plus tard, debout au milieu des tables, il porte la main gauche à son visage, comme pour le dissimuler à la caméra, et la main droite à son blouson. Les images suivantes montrent un nuage de fumée blanche s'échapper de son dos, puis deux éclairs le foudroyer. Brahim Abdeslam est projeté vers l'avant et s'effondre sur une table où discutent deux jeunes hommes, un trou béant dans le dos. La ceinture a dysfonctionné. Le terroriste a explosé dans un nuage de plumes, celles de son anorak, sans faire de mort.

Un client rapporte aux enquêteurs que le kamikaze « *avait l'air d'avoir consommé de l'alcool* » : « *Il ne semblait pas bien et regardait à l'intérieur du café en clignant très fort des yeux* ». Un autre a eu le réflexe de se pencher sur sa chaise lorsqu'il a ressenti le souffle de l'explosion. En se relevant, il assiste à une scène irréaliste : la pièce baigne dans « *une fumée blanchâtre mêlée de plumes et une luminosité blanche* ». Cinquante-huit impacts d'écrous seront retrouvés sur les vitres de la terrasse.

#### ■ 21 h 42 : dernier SMS vers la Belgique

Dans le quartier Oberkampf, c'est soirée rock, comme souvent le week-end. Un concert des *Eagles of Death Metal* affiche complet et réunit plus de 1 500 personnes au Bataclan. Une seule date est prévue à Paris. Le groupe américain arrive de Glasgow et repart aussitôt pour Tourcoing, Bruxelles, Cologne, Zurich. A 21 h 40, une Polo noire se gare devant la salle. Deux minutes plus tard, un SMS est envoyé depuis un téléphone Samsung, aussitôt jeté dans une poubelle : « *On est parti, on commence.* »

Le destinataire du message se trouve en Belgique. Cette ligne, ouverte au nom de Salah Abdeslam, est active depuis le 12 novembre, 22 h 24, et se désactivera juste après la réception du texto. Durant sa courte existence, elle a été en relation exclusive – vingt-cinq échanges – avec le Samsung retrouvé dans la poubelle. Un autre numéro belge, qui a appelé dans la soirée Abdelhamid Abaaoud, a émis exactement au même endroit, en Belgique, que le destinataire du SMS. Les enquêteurs en déduisent qu'au moins un homme a coordonné les attaques en temps réel depuis la Belgique.

La lecture de la mémoire du Samsung retrouvé en face du Bataclan apporte de nouveaux détails sur la préparation des terroristes. Le 13 novembre, peu après 14 heures, son propriétaire a téléchargé la messagerie sécurisée Telegram. Il a ensuite passé une bonne partie de l'après-midi à effectuer des dizaines de recherches de photos et de plans détaillés de la salle. Il récupère également le programme de la semaine, puis effectue une recherche « *Eagles of Death Metal + White Miles au Bataclan* ». Les ADN mêlés d'Ismaël Mostefaï et de Foued Mohamed-Aggad seront retrouvés sur le boîtier.

#### ■ 21 h 50, autour du Stade de France : « J'ai vu la tête d'un homme »

A Saint-Denis, au Stade de France, Jacqueline, 29 ans, vendeuse occasionnelle d'écharpes de foot fait une pause en famille au Mc Donald's, rue de la Cokerie. Alertés par les deux premières détonations, elle sort dans la rue avec ses proches. On lui dit que des bouteilles de gaz ont explosé. Les nouvelles ne vont pas vite. Elle s'allume une cigarette.

Alors que le carnage des terrasses est achevé et qu'une prise d'otages est en cours au Bataclan, une troisième explosion retentit à une dizaine de mètres : « *Nous avons été soufflés, nous avons volé. Je suis tombée sur le front, et il y avait une fumée atroce, on ne voyait rien. Soudain, j'ai vu, par terre, devant moi, la tête d'un homme. J'ai cru qu'il s'agissait de mon frère. Je suis partie dans un état second. On avait des fragments du corps sur tous nos vêtements.* » Cette tête est celle de Bilal Hadfi, qui vient de déclencher sa ceinture lestée de TATP, un explosif aussi puissant

qu'instable.

■ **Entre 21 h 50 et 22 heures, au Bataclan : « Vous nous faites ça, on vous fait ça »**

Quelques minutes avant la dernière explosion du Stade de France, trois hommes sortent de la Polo et tirent sur le Bataclan. Trois personnes tombent sous les balles. D'autres se réfugient à l'intérieur de la salle, ignorant le cauchemar qui les attend. Deux terroristes rejoignent la fosse et tirent à nouveau. Un vigile ouvre une issue de secours pour laisser sortir les spectateurs, mais un troisième homme les attend dehors et mitraille, avant de rejoindre ses deux complices dans la salle.

Dans la fosse, les spectateurs pris au piège se couchent au sol, feignant d'être morts. *« Celui qui bouge, je le tue, tu vas voir, toi ! »*, lance un assaillant en tirant méthodiquement dans la foule : *« J'avais dit de ne pas bouger ! »*. Certains s'amusent avec les otages : *« Allez-y, levez-vous, ceux qui veulent partir, partez ! »*, lance l'un d'eux. *« Bien sûr, tout ceux qui se sont levés se sont fait tirer dessus »*, raconte un rescapé : *« Les terroristes ont recommencé, et d'autres otages se sont levés. De nouveau, ils ont tiré. Ils s'amusent, ça les faisait rire. »*

Après les premières salves, les assaillants font une pause. *« Il est où le chanteur ? Ils sont où les Ricains ?*, demandent-ils. *C'est un groupe américain, avec les Américains vous bombardez, donc on s'en prend aux Américains et à vous. »* Divers propos censés justifier le massacre sont rapportés par des survivants : *« Vous allez voir ce que ça fait les bombardements en Irak, on fait ce que vous faites en Syrie, écoutez les gens crier, c'est ce que les gens vivent en Syrie sous les bombes, vous tuez nos femmes, nos frères et nos enfants, on fait pareil, on est là pour vous, nous on n'est pas en Syrie mais on agit ici. Vous nous faites ça, on vous fait ça »*.

■ **22 heures : le commissaire C. arrive au Bataclan**

Les premiers policiers arrivés sur place, vers 22 heures, ont été alertés par radio dix minutes plus tôt qu'une fusillade était en cours au Bataclan. Ils sont deux, un commissaire divisionnaire et un brigadier, membres de la BAC de nuit parisienne, et ne sont pas équipés pour faire face à des armes de guerre. Ils pénètrent dans la salle par l'entrée principale, une simple arme de poing à la main. Leur intervention mettra fin au massacre.

Le commissaire C. raconte ses premiers pas dans la salle : *« Nous constatons la présence de plusieurs corps sans vie et percevons distinctement des hurlements entrecoupés de détonations multiples. Dans le sas d'entrée, les portes opaques s'ouvraient soudainement par l'effet de nombreuses personnes se précipitant vers nous en hurlant. »*

■ **22 h 07 : « Je me suis dit qu'ils étaient vraiment débiles »**

A une vingtaine de mètres, sur la gauche de la scène, les deux policiers aperçoivent un des preneurs d'otages. Il s'agit de Samy Amimour. Ils font feu à six reprises. *« L'individu porteur du fusil d'assaut poussait un râle avant de tomber au sol et de relever la tête légèrement*, poursuit le commissaire. *A cet instant, une forte explosion survenait à son niveau, nous laissant penser qu'il avait actionné un engin explosif. »* Il est 22 h 07.

La tête et une jambe de Samy Amimour sont projetées sur la scène. Depuis le balcon du premier étage où ils ont pris position, ses deux complices tirent sur les policiers, les contraignant à battre en retraite. Une rescapée qui se trouvait à l'étage se souvient de la réaction des terroristes au moment de la mort de Samy Amimour : *« J'ai reçu un bout de chair dans mes cheveux. Ça les a fait rire. Ils ont dit : "tiens, il s'est fait exploser". Ça les a fait marrer, et je me suis dit qu'ils étaient vraiment débiles. »*

Après l'intervention des policiers de la BAC, Ismaël Mostefaï et Foued Mohamed-Aggad se réfugient dans un couloir en forme de « L », fermé par une porte, emmenant avec eux une dizaine de spectateurs. *« Ils discutaient tous les deux à quelques mètres de nous*, se souvient une survivante. *Je crois qu'ils parlaient de nous : "on va les garder, ça va être marrant". Ils avaient l'air contents. Leur visage satisfait m'a marqué. »* Un autre otage se rappelle qu'ils *« demandaient aux gens ce qu'ils entendaient derrière la porte. Les gens disaient qu'ils entendaient des gémissements, ça les faisait rire »*. Les otages passeront près de deux heures dans ce couloir de douze mètres avec les terroristes.

■ **00 h 18 : l'assaut de la BRI**

A 22 h 15, la première équipe de la BRI arrive sur place et relève les fonctionnaires de la BAC. Les hommes d'élite de la Préfecture de police « *nettoyent* » le rez-de-chaussée en contrôlant chaque survivant, dont ils redoutent qu'ils soient « *piégés* ». Une demi-heure plus tard, le RAID arrive sur place. Les deux colonnes de la BRI montent à l'étage. A chaque porte de toilette ouverte, des dizaines d'otages agglutinés sortent en courant. Certains descendent des faux plafonds où ils s'étaient réfugiés.

Vers 23 h 15, les policiers arrivent devant le couloir au fond duquel sont retranchés les deux terroristes. Derrière la porte, une dizaine d'otages ont été disposés contre les portes et les fenêtres en guise de boucliers humains. Les terroristes font communiquer aux policiers des numéros de téléphone d'otages pour engager des négociations.

Le premier contact est établi à 23 h 27. Une survivante rapporte les revendications des terroristes : « *Je veux que vous enleviez vos armées, je veux un papier, et un papier signé qui le prouve, il est 23 h 32, si dans cinq minutes je n'ai rien, à 23 h 37, je tue un otage et je le balance par la fenêtre.* » Un cinquième contact est établi à 00 h 18 : il s'agit en réalité d'un appel de diversion qui donne le départ de l'assaut. Il va durer cinq minutes.

Protégée derrière un bouclier Ramsès, la colonne de la BRI progresse vers les assaillants, retranchés au fond du couloir derrière le coude du « L ». Les otages sont exfiltrés en rampant au sol. Aucun ne sera tué. Le Ramsès reçoit 27 impacts. Touché mortellement par deux tirs, le premier terroriste, Foued Mohamed-Aggad, déclenche sa ceinture explosive, soufflant son complice, Ismaël Mostefaï, criblé de boulons. La prise d'otages du Bataclan a fait 90 victimes, et plusieurs centaines de blessés. Les trois attaques simultanées qui ont endeuillé la France cette nuit-là ont fait 130 morts.

**A lire jeudi : Attentats du 13 novembre : la cavale et la traque (2<sup>e</sup> partie)**